



INTRODUCTION

Jean-Luc FOURNET

« Je tiens mon affaire, vois ! » : ce serait ainsi que, selon son premier biographe, Jean-François Champollion, surgissant dans le bureau de son frère le 14 septembre 1822 une liasse de papiers à la main, lui annonce qu'il vient de trouver la clé des hiéroglyphes, avant de s'écrouler d'épuisement (A. Rochas, *Notices biographiques et littéraires sur Champollion le Jeune ...*, Paris, 1856, p. 9). Retrouvant ses forces, il se met à la rédaction, aidé par son frère, d'un mémoire connu sous le nom de *La Lettre à M. Dacier* qu'il achèvera le 22 septembre et qu'il portera à la connaissance de l'Académie des inscriptions et belles-lettres cinq jours plus tard. C'est ce texte, complété et publié à la fin du mois d'octobre, qu'il est d'usage de considérer comme signant la naissance de l'égyptologie, même s'il restait encore beaucoup de chemin à parcourir pour que les bases du système hiéroglyphique soient considérées comme vraiment comprises. Champollion le sait bien et il ne cessera, dans les dix années qu'il lui restera à vivre, de perfectionner sa découverte. De *La Lettre à M. Dacier* au *Dictionnaire égyptien* publié après sa mort par son frère en 1841, le chemin parcouru est époustouflant et désigne le travail de Champollion comme une des plus brillantes conquêtes de l'esprit humain.

En fêtant le bicentenaire du déchiffrement des hiéroglyphes, nous célébrons une découverte dont on a peine à comprendre le retentissement qu'elle eut. Les « monuments muets séculaires [de l'Égypte] viennent de reprendre la parole dans leur désert », s'exclame Chateaubriand (*Études historiques*, préface, 1831), qui prédit que les « admirables travaux [de Champollion] auront la durée des monuments qu'il vient de nous expliquer » (lettre au frère de Champollion en 1832). Champollion venait d'abolir brutalement un contresens deux fois millénaire, celui d'une écriture divine et mystérieuse, à tout jamais inaccessible par son hermétisme intentionnel. Jusqu'à 1835, le *Dictionnaire de l'Académie* définissait le hiéroglyphe comme un « caractère, figure qui contient quelque sens mystérieux ». Théophile Gautier, pour prendre un exemple presque contemporain, continuait à jouer sur ce poncif en 1838 : « Sur les murs, sur les colonnes, sur les plafonds, sur les planchers, sur les palais et sur les temples, dans les couloirs et les puits les plus profonds des nécropoles, jusqu'aux entrailles de la terre, où la lumière n'arrive pas, où les flambeaux s'éteignent faute d'air, et partout, et toujours, d'interminables hiéroglyphes sculptés et peints racontant en langage inintelligible des choses que l'on ne sait plus et qui appartiennent sans doute à des créations disparues ; prodigieux travaux enfouis, où tout un peuple s'est usé à écrire l'épithaphe d'un roi ! Du mystère et du granit, voilà l'Égypte » (*Une nuit de Cléopâtre*, ch. II). Plus plaisamment, Flaubert stigmatisait cette vision d'une écriture faite pour dissimuler les plus sublimes mystères en donnant, dans son *Dictionnaire des idées reçues*, cette définition des hiéroglyphes : « Ancienne langue des Égyptiens, inventée par les prêtres pour cacher leurs secrets criminels. Et dire qu'il y a des gens qui les comprennent ! Après tout, c'est peut-être une blague ? » !

Mais au-delà d'une découverte qui mit fin aux longs errements d'une égyptophilie pétrie d'ignorance et de fantasmes, le coup de génie de 1822 fut, dans l'histoire des progrès humains, quelque chose de plus. En défrayant la chronique, il devint le paradigme du déchiffrement d'une écriture

J. F. Champollion le jeune

antique. L'abbé Barthélémy avait certes percé le mystère du palmyrénien en 1754 et celui du phénicien en 1758, mais il s'agissait là d'écritures alphabétiques, contrairement à l'égyptien dont la nature, pour une part, idéographique avait de tout temps suscité l'étonnement et l'intérêt en même temps que, chez les déchiffreurs les plus téméraires, les élucubrations les plus débridées. La découverte de Champollion s'avéra être un vrai tour de force intellectuel et philologique : pour la première fois, il prouvait que derrière les idéogrammes, interprétés jadis comme de purs symboles, se dessinait une langue dont il parvint à dégager les structures et à reconstituer le lexique. Il lut les hiéroglyphes et comprit ce qu'ils voulaient dire. Cet exploit laissa une trace dans la langue française : le mot *déchiffrer*, qui jusqu'alors signifiait « expliquer ce qui est écrit en chiffre », d'où par extension, « lire ce qui est mal écrit ou difficile à lire » (*Dictionnaire de l'Académie*, depuis sa première édition en 1694 jusqu'à sa sixième en 1835), sera désormais associé au processus qui permet de comprendre une écriture inconnue en en découvrant la clé. Le même *Dictionnaire de l'Académie* ajoute ainsi dans sa septième édition de 1878 : « *Déchiffrer des hiéroglyphes*. En pénétrer le sens ». Une écriture pouvait désormais *se déchiffrer*.

C'est cette aventure de l'esprit que retrace l'exposition par laquelle le Collège de France a souhaité rendre hommage au génial déchiffreur — celui-là même à qui il offrit une chaire en 1831, la première dans le domaine de l'égyptologie. Le présent catalogue, délaissant la traditionnelle organisation en notices, propose au lecteur de suivre l'odyssée du déchiffrement en trois chapitres, correspondant à la structure de l'exposition. Le premier s'intéresse à la période qui a précédé 1822 et s'attache à montrer la façon dont, pendant un millénaire et demi, l'écriture hiéroglyphique, désormais inaccessible, a suscité la curiosité des intellectuels qui cherchèrent à en pénétrer vainement les arcanes, donnant naissance à un courant « hiéroglyphophilique », dont se sont emparés aussi les artistes. À défaut d'être *déchiffrés*, les hiéroglyphes sont une grille de lecture qui nous permet aujourd'hui de mieux *déchiffrer* les modes de pensée qui ont traversé l'Europe de la Renaissance à l'Âge des Lumières.

La partie médiane du catalogue est évidemment consacrée à la découverte de Champollion : elle donne à suivre le parcours intellectuel qui permit au jeune Figeacois d'entrevoir en 1822 la clé des hiéroglyphes et comment, notamment à la faveur d'un voyage en Italie et surtout en Égypte en quête de nouveaux matériaux, il développa cette intuition à travers une série d'ouvrages qui jetèrent les bases de l'étude des hiéroglyphes et, à travers elle, de la civilisation pharaonique.

Une dernière partie relate l'histoire commune de Champollion et du Collège de France qui l'accueillit comme professeur en 1831 et où l'égyptologie, après sa mort, chercha à se pérenniser comme discipline académique. Rien ne traduit mieux les liens privilégiés qui unissent Champollion au Collège de France que sa statue qui se dresse dans la cour d'honneur. La genèse de cette œuvre d'Auguste Bartholdi, l'auteur de la Statue de la Liberté à New York, sera retracée à travers l'étude des dessins et plâtres préparatoires de l'artiste et de nombreux documents écrits de l'époque. Après l'histoire de Champollion, c'est avec sa mythologie que le lecteur prendra ainsi congé : une mythologie qui, à côté de ses exagérations hagiographiques, a aussi sa part de polémiques. La posture de la statue de Bartholdi a en effet suscité, ces dernières décennies, les réactions offusquées de quelques détracteurs. Le lecteur aura pour la première fois tous les éléments qui, en replaçant le problème dans sa dimension culturelle et historique, lui permettront d'apprécier le bien-fondé de ces critiques. Avant de déboulonner les statues, il n'est pas inutile de chercher à les comprendre...